

# LIVRE I : LES SOUTERRIENS

## *Épisode 01 : DANS LES GALERIES DES CONFINES*

- 1 -

Fernando errait au hasard des tunnels, grignotant des rats nains blancs. Il exerçait sa mémoire pour faire remonter ses souvenirs de l'histoire-géo et des sciences nat'.

Comme beaucoup d'autres, c'était un clone de Fernand, cet individu de la 107<sup>e</sup> génération du Programme retenu comme modèle pour ses remarquables qualités de chasseur de supertaupes.

Après la guerre atomique, la surface de la Terre avait été transformée en poubelle radioactive géante. Toute vie ordinaire avait disparu pour quelques milliers d'années. Mais des êtres vivants s'étaient adaptés et avaient survécu.

Grâce au Programme, des humains génétiquement améliorés, adaptés aux conditions particulières de la vie sous terre, maintenaient à un niveau minimum et à leur manière la flamme hésitante de l'humanité.

Des individus satisfaisant à certains critères physiques et mentaux avaient été sélectionnés puis clonés en grande série. Des bataillons de soldats tous pareils étaient envoyés au front pour se battre contre les taupes mutantes, devenues gigantesques. Car, depuis toujours, la guerre faisait rage entre les souterrains et les supertaupes.

Au cours de cette interminable guerre territoriale, les supertaupes avaient co-évolué avec les descendants de l'humanité. Sélection artificielle drastique par Le Programme chez les humanoïdes contre sélection naturelle chez les taupes. Dame Nature maintenait la cadence et rendait coup pour coup, en laissant de nouvelles capacités se développer chez les taupes. Les souterrains devaient sans cesse agencer de nouveaux pièges et explosifs et augmenter la toxicité des poisons anti-taupes pour les pointes de flèche et de javelot. Depuis quelques générations le front s'était stabilisé, les humains avaient été contraints d'aller plus loin sous terre, et les taupes s'étaient rapprochées de la surface.

Fernando était tombé assommé lors d'une cavalcade dans une vieille galerie à crevasses. Quand il s'était relevé, il était tout seul, loin des autres fernands de son groupe. Cela faisait maintenant deux ans qu'il errait aux limites supérieures des territoires conquis puis abandonnés par la nouvelle humanité. Il rencontrait des vivants, en mangeait certains : animalcules glissants, rats nains blancs surtout.

Chaque fernand était un individu autonome, avec son expérience propre et ses propres souvenirs. Mais la vie en groupe induisait une mise en commun et au plus petit dénominateur des pensées ordinaires du quotidien. En effet, plus encore que des jumeaux, les clones étaient dotés d'une profonde empathie avec leurs semblables. Les sensations fortes des uns étaient ressenties par les autres, une espèce d'égrégore reliant entre eux sur le plan psychique les humains génétiquement identiques. Fernando l'isolé n'était pas épargné, d'autant que l'émission est plus forte quand de nombreux individus éprouvent la même chose en même temps. Il partageait, que ça lui plaise ou non, les victoires et les défaites de ses clones combattants, alors qu'il se trouvait loin du théâtre des opérations.

Après des milliers de générations, les rats aussi avaient évolué. Ils étaient aveugles dans le visible mais sur toute la surface de leur peau nue se trouvaient des capteurs à infrarouges, à ultraviolets et à

d'autres encore. Leur hypersensibilité leur permettait un comportement d'évitement parfait. Tout éventuel prédateur était détecté de très loin : ils pouvaient s'échapper et se cacher dans n'importe quelle anfractuosité. Ils étaient alors immobiles et indécélables. Mais ils étaient si nombreux que Fernando tombait par hasard sur ces petites bêtes, en s'appuyant sur une paroi ou en butant dans un monticule. Les rats mouraient aussitôt de crise cardiaque, l'hyper émotivité associée à leur ultra sensibilité les ayant rendus fragiles comme des passereaux. Cette nourriture toujours fraîche constituait son ordinaire. Deux à trois rats adultes par jour assouvissaient sa faim et sa soif. Un certain entraînement était néanmoins nécessaire pour que manger ne soit pas une épreuve. C'était plein de tendons et d'os tout petits et friables.

L'essentiel de l'existence de Fernando était fait de solitude, propice à la réflexion. Il rencontrait pourtant d'autres humains, toujours en nombreux exemplaires : un groupe de combattants ayant survécu à une taupe ou à un éboulement, par exemple. Il avait essayé de s'associer avec eux. Mais après quelques jours en leur compagnie, souvent bienveillante et amicale, il ne pouvait plus supporter leurs mouvements d'humeur concertés, leurs joies ou leurs peines simultanées et collectives, auxquelles il n'avait pas accès. Il les laissait s'éloigner et prenait un autre chemin.

Il n'y avait pas de villages dans ces confins. Mais, un peu plus bas, on trouvait des troquets et des commerçants. Fernando y avait rencontré quelques autres clones : des jules, très baraqués, deux fois plus larges et beaucoup plus grands que lui, des nestors, petits et secs, très chatouilleux et bagarreurs, surtout entre eux, des lilis, des grandes blondes bien balancées et très accueillantes. Et aussi, et surtout, des caroles, à la fois belles, rondes, fines et pleines de vie.

Fernando repensait souvent aux caroles. Le groupe qu'il avait rencontré comptait des jeunes femmes de moins de trente ans et des plus expérimentées jusqu'à une cinquantaine d'années. Il arrivait au troquet quand il les croisa. Elles en sortaient, encombrées de tissus, ou s'y précipitaient dans une grande bousculade pleine de rires et de gloussements. Cet établissement des confins était tenu par trois jules et quatre lilis. En plus du manger et du coucher, ils fournissaient des outils et de la gnôle et elles proposaient des tissus et divers vêtements.

Ce jour-là, plusieurs caroles regardèrent Fernando avec intérêt. Elles cherchaient une expérience intéressante. Les souterrains n'avaient pas de tabous sexuels et la plupart des rencontres entre groupes de sexe opposé étaient l'occasion d'une petite orgie. Mais ce fernand était tout seul et ça rendait les choses plus compliquées.

Les caroles eurent l'air de se concerter les unes les autres du regard et deux d'entre elles s'approchèrent de lui. L'une était très jeune, les yeux clairs pétillants de malice et le visage pur. Elle portait une robe poncho, en tissu fin blanc violet, qui laissait deviner son corps énergique aux courbes généreuses. L'autre avait une quinzaine d'années de plus, son expérience se lisait dans ses yeux et ses quelques rides. Elle portait une jupe large qui lui arrivait juste en dessous du genou, soulignant la finesse de ses mollets et de ses chevilles, et un soutien-gorge en cuir rigide qui s'arrêtait à la limite des aréoles quand elle se tenait droite, mais laissait voir tout le téton quand elle se penchait. Les caroles avaient des arguments et savaient s'en servir.

Après s'être approchée de l'oreille de Fernando pour lui susurrer une proposition, la carole quadragénaire prit le fernand par une main et sa jeune double dans l'autre pour les entraîner loin du groupe dans une des chambres du troquet. Et c'est ainsi que Fernando fit l'amour pour la première, deuxième, troisième et quatrième fois, déniaisé par celle-là même qu'il allait ensuite déflorer. La vie des clones dans les confins avait ses particularités.

Les caroles reparties vers d'autres aventures, Fernando s'éclipsa, prenant une galerie au hasard mais vers le haut. Il passa encore de longues semaines à traîner et rêvasser dans les tunnels, à grignoter des rats nains blancs... et à réfléchir. Ses pensées consistaient pour l'essentiel à se remémorer ce qu'il avait appris.

Les machines conçues il y a bien des générations lui avaient bourré le cerveau, comme à tous les fernands, avec des informations brutes et des opinions a priori plaquées sur toute chose, événement ou sensation-sentiment. Tous les fernands arrivaient au monde avec les souvenirs, les pensées et les circuits

mentaux du Fernand original à 22 ans. Ils avaient tous la tête de Fernand, à l'extérieur et à l'intérieur. Mais l'original avait vécu une vie qui n'était pas du tout celle de Fernando. Il ne pouvait pas admettre ce qui pour un fernand moyen était l'évidence même. De 17 à 22 ans, juste avant son clonage, Fernand avait été un des meilleurs et plus valeureux combattants de supertaupes que le monde d'en-bas ait jamais connus. Mais Fernando ne faisait pas la guerre. Les souvenirs-sensations de Fernand ne s'accrochaient sur rien et n'avaient aucune réalité neuronique renforcée dans la tête de son clone.

Par conséquent, quand Fernando réfléchissait, de nombreuses questions lui venaient à l'esprit. La première d'entre elles était qu'il n'avait aucune raison personnelle d'en vouloir aux supertaupes. Même si ses clones n'avaient que ça en tête, faire crever ces grosses bêtes, lui n'avait jamais rien eu à leur reprocher. Tout juste s'il en avait croisé quelques-unes de loin, inaugurant un nouveau tunnel. Oui, elles étaient énormes mais il n'avait jamais ressenti la moindre agressivité de leur part et il lui était difficile de comprendre pourquoi il fallait les tuer et en mourir. Quand les souterrains mouraient, d'ailleurs, c'est souvent parce qu'ils s'étaient retrouvés en grand nombre dans un tunnel pour tendre un piège à poison à une taupe qui avait choisi de l'emprunter un peu trop tôt. Quand on est nombreux, c'est difficile d'échapper à une taupe dans un tunnel qu'elle a construit à sa mesure. Pour se ranger sur le côté, il faut être très peu, sinon il y a des morts, c'est fatal.

Fernando avait ressenti maintes fois ce type d'événement au travers de son égrégore, mais cela ne l'empêchait pas de juger ce comportement comme complètement imbécile. La succession de ce type de situations vécues par les autres fernands, morts plusieurs fois par semaine de taupes et de bêtise, ne correspondait à rien dans sa propre vie. Et, petit à petit, au fil des mois, ce lien qui le reliait aux autres s'estompa, jusqu'à devenir inexistant. Il vivait ses expériences et construisait sa propre pensée. En conséquence, les neurones de Fernando prenaient des libertés, des directions différentes, inattendues et, sans doute, quelque part, dangereuses pour la société.

Par exemple :

« Pourquoi ne pourrait-on pas vivre avec quelques autres ? Ni tout seul, ni dans une bande de fernands ? Les quatre lilis et les trois jules du troquet ont l'air heureux ensemble, avec une vie pépère et, on imagine, toutes sortes de satisfactions. »

S'il se retrouvait dans une telle situation, il pourrait alors discuter philosophie de la vie avec les autres, échanger des idées et sans doute aussi des câlins... C'est un plan qui vous motive et vous fait réfléchir sur les moyens d'y parvenir, quand on erre seul dans les galeries, en grignotant des rats nains blancs.

« D'un autre côté, est-ce que la vie quotidienne serait plus facile à six ou huit ? Trouverait-on au hasard des coups de pieds suffisamment de quoi manger ? Serait-on assez discret et invisible dans les galeries des supertaupes ? Sûr que non ! Trois ou quatre au maximum. Évidemment, pour tenir un troquet ou gérer une ferme, on pourrait être des palanquées, de combien de sortes serait plutôt la question. »

Mais pour sa vie de maintenant, là, tout de suite, il se verrait bien avec une carole, ou deux, pourquoi pas ? Pour commencer, il faudrait retrouver ces jeunes femmes, le même groupe que la dernière fois serait encore mieux, mais la probabilité qu'il retombe dessus par hasard était ridicule. À la réflexion, il pensait aux caroles parce qu'il les avait connues, mais il y avait bien d'autres souterraines dans ce monde... et même une lili ou deux ...

Fernando s'était donné un objectif : monter, arriver jusqu'à la surface pour s'y établir. Dans les machines du Programme à insuffler les souvenirs, il y avait l'histoire-géo, que Fernand avait vite oubliée mais dont Fernando se rappelait très bien. Il y pensait souvent. Il adorait ça et les sciences naturelles. Et il avait calculé les chiffres et estimé les dates. Il était convaincu que suffisamment de temps s'était écoulé depuis la mort atomique, et que la radioactivité ne pourrait plus faire de dégâts, sauf peut-être sur la lignée germinale, les gènes et les chromosomes. Mais il ne songeait pas à faire des enfants, seul Le Programme mettait au monde les souterrains.

« Si l'essentiel du territoire des supertaupes est au-dessus, continuait Fernando dans sa tête, elles ont dû aller voir et peut-être déjà essayer de vivre partiellement à la surface. »

En tout cas, il devrait trouver des galeries creusées vers le haut.

Sa décision mûrement réfléchie était vraiment prise depuis peu. Mais il ne voulait pas s'établir tout seul dans l'inconnu. Il voulait emmener au moins une ou deux souterraines avec lui. Il faudrait des costaudes, des aventurières aux nerfs solides et à la santé de fer. Elles l'étaient presque toutes, celles qu'il pourrait rencontrer dans les confins. Le Programme les avait sélectionnées. Les caroles par exemple, ces femmes dont il rêvait tous les jours, étaient des chimistes – il en fallait pour élaborer les poisons – mais elles avaient également d'incontestables aptitudes physiques.

La dernière expérience que vécut Fernando avant de réaliser son projet finit de le convaincre. Au détour d'une galerie, il rencontra une bande de fernands. D'étranges retrouvailles : il fut accueilli avec affection, comme un petit frère, mais traité comme un soldat de rang nul. La hiérarchie militaire copiait celle de l'âge et, des gamins comme lui, les bataillons en perdaient une bonne centaine par an. Des vieux aussi, mais moins.

« Je n'ai rien à faire avec ces types ! »

Cette pensée le frappa avec une telle évidence qu'il s'échappa du groupe dès la première nuit. Ils étaient cons à pleurer ces gars-là, ce qui est le naturel apanage de ceux qui vivent en bandes, et des militaires en particulier. Après deux ans passés à penser tout seul, Fernando était devenu inapte à la vie programmée des clones. Dont acte.

Il redescendit donc vers des contrées plus habitées. Il avait entendu parler d'un autre troquet un peu plus à l'Ouest. Il finit par le trouver après quelques semaines d'errance. Ce fut l'occasion de rencontrer d'autres souterrains. Les marcel s étaient d'étranges bonshommes tout en muscles, qui portaient un vêtement blanc très découpé autour de leur cou de taureau, laissant découvertes leurs formidables épaules. Un marcel pouvait lancer un javelot empoisonné comme personne.

Les ursulas étaient si brunes que leur chevelure semblait bleue. Et surtout leur regard vous examinait si fort qu'il vous faisait perdre toute contenance. Fernando s'était trouvé très intimidé face à ces yeux verts foncés vrillants. Il était reparti après avoir échangé quelques banalités polies.

Les gastons s'étaient révélés, par contre, de très joyeux compagnons, avec qui il avait fini sa route vers ce troquet de l'Ouest. De taille moyenne mais bien proportionnés, les gastons se caractérisaient surtout par leur bonne humeur permanente. Très volubiles et parlant avec force gestes des bras, ils se racontaient sans arrêt des histoires et éclataient de rire tous ensemble plusieurs fois par jour. Contrairement aux fernands à l'esprit militaire, les gastons, clones d'un expert en explosifs, n'avaient aucun sens de la hiérarchie. Bien qu'ils fussent d'âge variable, Fernando avait bien du mal à reconnaître un jeune d'un ancien, tant ils se ressemblaient tous en rigolant.

Le troquet de l'Ouest était une de leurs destinations habituelles car il était tenu par une demi-douzaine de gastons. Ces artificiers reconvertis en abergistes officiaient au milieu de quatre lilis (qui décidément, remarqua Fernando, avaient des dispositions pour le petit commerce), trois caroles (« Chouette » se dit-il), deux ursulas avec leur regard vert vrillant qui fait peur, et des michèles. Ces dernières étaient petites et minces, de charmants paquets de nerfs, capables de mouvements extrêmement rapides. Si vives qu'elles apparaissaient et disparaissaient aux yeux des clients. Il avait fallu attendre la grosse fête organisée deux soirs après l'arrivée des gastons pour que Fernando sache qu'elles étaient quatre.

Il n'avait pas eu le temps de s'ennuyer ni même de penser depuis qu'il était arrivé au troquet. Comme il était le seul mâle non-gaston, il avait l'avantage du rare, et les filles l'avaient immédiatement repéré. Même les ursulas lui avaient tourné autour. Avec deux lilis dans son lit le premier soir, il n'avait pas dû être particulièrement inspiré ou attentif car les deux autres le regardèrent à peine le lendemain. La nuit suivante, avec des michèles, ce fut particulièrement rock n'roll. Il se découvrit certaines capacités, mais ne sut jamais avec combien de ces acrobates il avait exécuté toutes ces cabrioles. Ce soir de bamboula, il rencontra enfin sa carole et son destin.

Elle était venue le voir dans son coin, où il buvait avec quelques gastons. Il rigolait sans arrêt avec ses potes et les filles venaient roder autour de sa table, de temps en temps et de loin en loin, les unes après les autres. Après ses expériences avec les michèles, il n'avait pas vraiment la tête à la bagatelle. Il profitait de la vie, tranquille, avachi et rigolant.

Il la vit qui passait sa tête entre deux gastons pour lui faire un grand sourire et un clin d'œil appuyé. Comme elle se penchait, il put admirer et reconnaître ce décolleté rond, généreux, de rêve, aux larges

aréoles. Cette carole devait avoir à peu près son âge. Il avait la sensation étrange de la connaître sans la connaître, ce qui était vrai et faux à la fois.

Comme son regard s'éveillait et qu'il se redressait pour mieux lui rendre son sourire, les gastons de la tablée fixèrent tour à tour la carole et le fernand et se regardèrent entre eux en hochant la tête. Deux d'entre eux soulevèrent les amoureux en puissance et les transportèrent gentiment à bout de bras dans un coin tranquille du hangar, près de la porte qui ouvrait sur cet immense carrefour de tunnels.

Beaucoup plus belle à ses yeux que les deux qu'il avait connues, cette carole rendait Fernando extrêmement gauche. Il tombait amoureux. Événement pourtant éminemment prévisible. Pas un seul jour sans penser aux caroles ces derniers mois, et celle qu'il tenait par la main en la regardant bêtement était vraiment une perfection de carole.

— Bonjour, je m'appelle Caro, dit-elle à Fernando, en continuant à lui sourire et l'entraînant hors du hangar.

Si elle avait perçu l'émotion du fernand, elle ne ressentait rien de particulier. Elle avait déjà connu des fernands, le troquet étant très visité. À son avis plutôt sympathiques et tendres, mais un peu limités intellectuellement, Caro n'avait jamais rêvé d'en trouver un pour elle toute seule.

Au début de sa vie, la carole était passée, avec sa bande, dans ce troquet de l'Ouest, tenu alors par les gastons et les lilis. L'ambiance était joyeuse, grâce aux gastons, et l'affaire marchait bien, merci les lilis. Elle s'y établit avec trois de ses sœurs. Peu après déboulèrent les michèles, et comme il n'y avait toujours que six gastons, Caro partit à l'aventure dans les tunnels.

Elle avait bourlingué et rencontré beaucoup de gens, mais plus bas, dans les galeries civilisées plus fréquentées. Comme Fernando, Caro dut penser en solitaire, son vécu quotidien trop décalé par rapport à ses sœurs et au modèle Carole. Avec ses compétences en chimie et sa passion pour la cuisine, elle travaillait comme cheffe dans les troquets ou vendait directement ses potions aux passants.

Mais, contrairement à Fernando, Caro avait une vie sexuelle bien remplie. Sa beauté et sa solitude lui permettaient de choisir ses partenaires des deux sexes. Elle avait d'ailleurs vécu plusieurs mois avec Ury, une des deux ursulas de ce troquet. Derrière l'étrange beauté de leur regard, les ursulas étaient de grandes timides, sensibles et profondes, et elles aimaient rire avec les gastons.

Ury ne fut pas sa seule compagne de route, elle vécut un temps avec deux grands costauds de jules, puis avec en plus deux michèles et une lili. Heureusement que les deux grands étaient placides, parce que ça s'invectivait sévère entre filles, les michèles n'ayant pas d'affinité pour la bisexualité. Caro vécut aussi avec deux autres caroles et Bernie, un bernard aux longs bras, très vieux mais très savant, et son apprenti Riton, un henri.

Les henris étaient de taille moyenne, et celui-là avait bien une tête de moins que Bernie, pourtant voûté par les années. Pas vraiment baraqués, les henris étaient rouspéteurs, souvent énervés, et d'une humeur rapidement changeante, ce qui pouvait, bizarrement, les rendre charmants. Caro et ses sœurs avaient beaucoup appris pendant les quelques mois passés avec eux. Bernie adorait enseigner, surtout aux jolies filles, et Riton s'était révélé un amant honnête, parfois inspiré, après une période d'adaptation.

Les bernards et les henris étaient des généticiens, les premiers étaient aussi médecins, les seconds biologistes évolutionnistes. Chimistes et pragmatiques de nature, les caroles comprenaient mieux le vieux maître que son apprenti. Mais, comme Bernie, elles écoutaient avec affection et une certaine admiration les hypothèses et modèles prospectifs, parfois confus ou abscons dans leurs envolées lyriques, imaginés par Riton.

Les deux généticiens étaient néanmoins d'accord sur beaucoup de choses. Le Programme avait fait jusque-là un excellent travail, mais ils ne voyaient aucun infléchissement dans le choix des critères sélectifs retenus depuis des dizaines de générations. Alors que, comme Fernando aussi l'avait calculé, la surface de la planète devait être à présent respirable et donc à reconquérir par les humains.

Ils pensaient l'un comme l'autre que c'était maintenant aux souterrains eux-mêmes de fabriquer la prochaine génération. C'était d'ailleurs peut-être ce qui avait été prévu, programmé. Selon les examens pratiqués par le bernard, les femmes n'étaient pas stériles, alors que la fertilité est inutile quand on pratique le clonage. Elles portaient, au niveau de l'appendice, un implant qui empêchait la nidation et éliminait tout nouvel œuf. Convaincues par les généticiens, les trois caroles décidèrent de jouer le jeu et

se firent retirer leur implant par Bernie. Il faudrait du temps, peut-être des années avant qu'elles ne soient de nouveau fertiles, la rémanence du produit contraceptif n'étant pas connue. Les trois caroles n'en parlèrent à personne. C'était il y a quelques mois, peu avant que Caro ne revienne avec ses sœurs dans ce troquet de l'Ouest.

Elle avait passé son bras sous le sien et il sentait son sein contre son biceps et l'arrondi de sa hanche au creux de la sienne. Il avait tous les sens captivés. L'odeur de la dame l'enivrait et il avait du mal à contrôler ses sensations. Il se calma peu à peu alors qu'ils marchaient lentement et bien serrés l'un contre l'autre.

L'immense place était déserte, à part quelques groupes de gastons sortis prendre l'air. À ce carrefour de l'Ouest se rencontraient le monde civilisé et les territoires du haut, de plus en plus désertés par la nouvelle humanité. L'endroit était immense et, en plus du troquet, il y avait plusieurs autres hangars où auraient pu dormir des bataillons de soldats anti-taupes. Ce soir il n'y avait que le groupe de gastons avec qui Fernando était arrivé, et l'établissement principal avait assez de chambres pour les accueillir.

Le hangar le plus éloigné du troquet ne se révéla pas du tout inconfortable. La vie rude des confins et la température constante dans les galeries rendaient presque luxueux ce matelas simple et propre et ces murs que les champignons éclairaient dans le visible et dans l'ultraviolet. Sans un mot, ils échangèrent un long baiser et bientôt leurs mains s'activèrent à chercher la peau de l'autre sous les vêtements. Ils firent une pause pour se regarder à bout de bras et se déshabiller. Caro ne portait qu'une petite robe et une culotte et Fernando sa tunique et son boxer. Deux secondes après ils se retrouvaient nus et de nouveau collés.

Ils firent une première fois l'amour, presque à la sauvage, exacerbés de désir impatient. Puis ils parlèrent un peu, avant de recommencer mais avec une extrême lenteur, qui les emmena très haut et très loin. Ils se reposèrent un peu avant de se raconter des morceaux de vie et de philosophie. À la fin de la nuit, ils commençaient à bien se connaître et ils surent qu'ils allaient faire un bout de chemin ensemble, voire ne plus jamais se quitter. Fernando avait trouvé sa carole et Caro était tombée amoureuse de ce fernand aux belles idées de solitaire.